

LES PETITS CAHIERS D'ANATOLE

n°15, juin 2004

L'expression *terres noires*, un concept d'attente

Henri GALINIÉ

CITERES

LABORATOIRE ARCHEOLOGIE ET TERRITOIRES

UMR 6173
CNRS – Université de Tours
3, place Anatole France, 37000 Tours
lat@univ-tours.fr

<http://www.univ-tours.fr/lat>



L'expression *terres noires*, un concept d'attente ¹

"*Dark Earth as a preliminary statement*"

Henri GALINIÉ²

Mots-clefs : archéologie urbaine, histoire urbaine, Bas Empire, haut Moyen Age, villes, vie urbaine

Key-words : *urban archaeology, urban history, late Roman, post Roman, early Middle Ages, towns, urban life*

Référence bibliographique : H. Galinié, L'expression *terres noires*, un concept d'attente, *Les petits cahiers d'Anatole*, n° 15, 01/06/2004, 44726 signes, http://www.univ-tours.fr/lat/pdf/F2_15.pdf

Les *terres noires* suscitent un vif intérêt depuis quelques années en France, après que Cecilia Cammas, Laurent Guyard et d'autres ont mis le terme en valeur en 1995 à propos de fouilles parisiennes. On sait que le débat actuel est anglais à l'origine, à l'initiative de paléoenvironnementalistes et d'archéologues, comme le montre la bibliographie. A ma connaissance, les premières occurrences de *Dark Earth* appliquées au milieu urbain remontent au début des années 1980 et sont londoniennes : l'une est environnementale, *Soil and botanical studies of the Dark Earth*, sous la plume de Richard Macphail dans *The Environment of Man*, l'autre est plus archéologique, concerne *Saxon London* sous la plume de John Schofield et de Tony Dyson dans *Archaeology of the City of London*. Perring et Roskams (1991), pour leur part, datent de 1977 l'usage du mot dont Macphail (1981) attribue, lui, la paternité à Norman et Reader, en 1912. Bizarrement, bien qu'une collaboration suivie ait été engagée entre Richard Macphail et Marie-Agnès Courty, la question n'a atteint l'archéologie urbaine française qu'en 1995, à l'initiative de Cécilia Cammas, membre du laboratoire de Marie-Agnès Courty et Nicolas Fédoroff (l'INA-PG). Peut-être est-ce dû au fait qu'en France, ce sont les préhistoriens qui ont les premiers fait appel à la micromorphologie et que les connaissances en matière d'archéologie des villes du haut Moyen Age ont longtemps semblé assurées.

¹ Texte du rapport introductif présenté à la table ronde de Louvain-La-Neuve "Terres noires, Dark Earth in the Dark Ages" les 9 et 10 novembre 2001. Ms remis en juin 2002, sous presse depuis cette date. Le texte ici présenté n'a pas été modifié depuis. Seule la bibliographie de 2002 a été augmentée d'un addendum.

² Directeur de recherche au CNRS, UMR 6573 CITERES, Laboratoire Archéologie et territoires.

En France, en 1997, le GIS (Groupement d'Intérêt Scientifique) Sol urbain a inscrit la question des *terres noires* à son programme de recherche (Barles *et al.* 1999, Terres noires 2000). Aujourd'hui l'expression *terres noires* est devenue d'un usage général. Son succès traduit l'intérêt pour les questions irrésolues. Il s'accompagne aussi d'un phénomène de mode que l'imprécision des termes encourage : tout ce qui est sombre, épais, peu stratifié et incertain devient *terres noires* (Boissavit-Camus 2000). Les significations diverses de *Black Earth*, *Dark Earth*, *terre(s) noire(s)* nous obligent à préciser notre pensée avant d'employer le terme. C'est ce à quoi nous invitent les organisateurs de cette table ronde, en même temps qu'à mettre l'accent sur *Dark Earth* et *Dark Ages* en contexte urbain.

Acceptions du terme terres noires

Par *terres noires*, on entend, dans la bibliographie française, deux séries de stratifications. Se répand l'emploi d'une acception large qui place sous ce vocable toute tranche de sol de couleur sombre, assez épaisse et sans stratification apparente, à quelque époque qu'elle appartienne et dans quelque milieu qu'elle apparaisse. Une acception plus étroite, plus conforme à la tradition de l'archéologie urbaine anglaise, réserve le terme aux niveaux qui séparent, dans les chefs-lieux de cités et autres *castra* (?), les stratifications complexes de la ville antique, entre le 1^{er} et les 3^e-5^e s. de celles de la ville médiévale, à partir des 11^e-12^e s. (Galinié 1994, 1999, 2000a, 2000b, 2002, Cammas *et al.* 1995, Boissavit-Camus *et al.* 2000).

Black Earth, Dark Earth, en milieu urbain

Black Earth (ou Black Layer)

Dans la bibliographie anglaise, l'expression *Black Earth* (ou *Black Layer*) est d'un emploi plus ancien que *Dark Earth* et est plus proche de l'acception française étroite de *terres noires* : le niveau stratigraphique indifférencié entre ville antique et ville médiévale. On la trouve dans de nombreuses publications concernant les villes anglaises d'origine antique (par ex. : Biddle 1969, 1970, 1975 pour Winchester, Addyman 1975 ou Carver 1995 pour York).

Dark Earth

En Angleterre, au début des années 1980, le terme *Dark Earth* est d'abord synonyme de *Black Earth* (Macphail 1981 pour Londres, Carlisle et York, Schofield, Dyson 1980 pour Londres, Macphail pour Londres à nouveau ainsi que pour Gloucester et même Norwich qui n'est pas une ville d'origine antique, en 1983).

Parfois, on observe une restriction de l'usage du terme *Dark Earth* pour désigner les niveaux perturbés des 4^e et 5^e siècles de grandes villes romaines comme Londres (Yule 1990) ou Lincoln (Darling, Vince 1992, Jones 1993). La question particulière qui est souvent

attachée au terme *Dark Earth* est depuis l'article de Yule de 1990 celle de la date d'abandon des cités après une période de déclin plus ou moins longue au 4^e ou au 5^e siècle, débat entamé par Perring et Roskams (1991) pour Londres. Appliqué à Carthage au 5^e siècle, l'emploi de *Dark Earth* recouvre ce même sens restreint (Leone 1999).

Pour autant, *Dark Earth* reste encore synonyme de *Black Earth* : (Macphail 1994) pour Colchester, Gloucester and Worcester ; Macphail, Cruise (2000) ou Dalwood pour Worcester (1992).

On trouve aussi un sens très large à *Dark Earth* affecté à des niveaux urbains ou ruraux de toutes époques caractérisés par la nécessité d'élucider leur signification chez Macphail (par ex. 1994 et Macphail, Cruise 2001) , ainsi que chez Sidell (2000).

Ce que ne sont pas Black Earth, Dark Earth et terres noires

Un point d'accord se dégage tout de même : on n'entend jamais par ces termes les niveaux réellement noirs où la matière organique est conservée en milieu non drainé. L'expression *terres noires* ne s'applique pas à des niveaux humides ou immergés mais toujours, par convention, à des sols bien drainés (Courty, Goldberg, Macphail 1989).

Des niveaux énigmatiques

Ce rapide tour d'horizon montre combien les termes sont polysémiques. Leur ambiguïté reflète certainement une diversité de situations.

Deux postures se dégagent de la bibliographie française (Boissavit-Camus *et al.* 2000). Dans un cas, les *terres noires* sont des niveaux sans intérêt qui peuvent être envoyés à la décharge ; dans l'autre, ils présentent une énigme qui doit être élucidée. Le mot masque alors des réalités diverses dont il ne saurait tenir lieu.

Notre réunion ici à Louvain, à l'invitation de Raymond Brulet et de Laurent Verslype, montre que ce sont les moyens de résoudre cette énigme qui intéressent les participants. Puisque nous sommes invités à réfléchir ensemble pendant ces deux jours à la relation entre *terres noires* et haut Moyen Age urbain, je souhaite attirer notre attention sur cinq questions enchevêtrées quoique d'ordre différent. Pour rendre les choses simples, on peut distinguer ces points de façon quelque peu artificielle et les aborder successivement, comme entrée en matière à nos travaux. J'aborderai donc successivement :

1. La concordance historique
2. La pratique archéologique
3. La nécessité d'une autre approche
4. Les dimensions culturelles du phénomène
5. La validité restreinte du concept de *terres noires*

1. La concordance historique

En Angleterre, comme en France ou en Gaule du Nord, on retrouve un nombre élevé de villes antiques réputées importantes parmi les grandes villes médiévales. Cette continuité, quelque forme qu'elle ait prise, montre que s'il y eut déclin, voire abandon temporaire, ces vicissitudes ne furent pas irréversibles. En même temps, la disparition ou le déplacement de certaines villes (Wroxeter, Verulamium, Bavai, Corseul...) montre que le Bas Empire et le haut Moyen Age ne furent pas qu'un long fleuve tranquille. En Angleterre comme en France du Nord, ou encore dans les provinces de Germanie, l'existence d'un hiatus urbain reste la théorie couramment admise et convaincante dans bien des domaines. En Angleterre, sa durée diminue à mesure que les informations archéologiques se multiplient. Un des acquis historiques de l'archéologie urbaine a été de démontrer que les villes, et parfois même la vie urbaine, ne disparurent pas totalement entre la chute de l'empire romain et la conquête normande (Biddle 1974, 1976, Ward-Perkins 1996, Carver 1997, etc). En France, l'idée que l'Eglise, dès le 4^e siècle, assura la continuité urbaine n'est pas discutée depuis les travaux de Jean Hubert (1959) et ceux des membres de la Topographie chrétienne (Février 1974, Pietri 1976, Topographie chrétienne 1986-). Des deux côtés de la Manche, la ville entre Antiquité et Moyen Age est considérée comme un lieu central remplissant une partie des fonctions qui font une ville : centre cérémoniel, lieu d'exercice des rôles sociaux dans des sociétés peu hiérarchisées. *Dark Earth*, *Black Earth* et *terres noires* s'accordent parfaitement à ce schéma de l'effacement urbain. Elles y puisent justification et le confortent.

A la question simple à énoncer : de quoi résultent ces *terres noires* ? les réponses sont multiples, contradictoires et souvent simplificatrices.

Un premier type de réponse est fortement imprégné de l'idée générale que l'on se fait des villes, donc des chefs-lieux de cités, du Bas Empire et du haut Moyen Âge et qu'un mot suffit à résumer : déclin. Ce déclin se marque par la diminution du nombre des fonctions urbaines correctement satisfaites, donc par la transformation de nombreux espaces habités au mieux en zones cultivées, le plus souvent en friches ou en terrains vagues.

Dans cette appréhension du phénomène urbain, la ville – en l'occurrence, le chef-lieu de cité, la cité intra muros – serait le lieu de séjour des détenteurs de la puissance publique, évêque et comte, de leur entourage et de leurs serviteurs. L'élite serait urbaine, au moins de façon sporadique ou saisonnière, le reste de la population vivrait lui dans les campagnes. La reprise urbaine à proprement parler n'étant pas antérieure aux 11^e-12^e s., les *terres noires* reflèteraient bien l'état de désurbanisation qui caractérise un Bas Empire suivi d'un haut Moyen Âge plus ou moins long selon les lieux ou les archéologues.

Bien sûr, toutes les cités ou tout l'espace d'une même cité ne seraient pas affectés au même titre et au même rythme. Il existerait des lieux de maintien de l'activité, mais celle-ci serait étroitement liée aux sites résidentiels, ou palatiaux, ou ecclésiastiques, ou monastiques, ou encore funéraires. On habiterait intra muros, on abandonnerait, cultiverait, inhumerait extra muros. Or des *terres noires* se retrouvent dans et hors les murs.

Cette interprétation, chez les archéologues, conduit à sous-estimer les informations que peuvent contenir les *terres noires*. L'activité de terrain est téléguidée. Les phases contenant des *terres noires* de l'entre-deux Antiquité-Moyen Age sont préinterprétées.

En Angleterre, en France du Nord, *Dark Earth* et *terres noires* désignent, dans le milieu archéologique, un affaiblissement quantitatif et qualitatif de l'occupation urbaine. Atteindre les niveaux de *terres noires*, en fouille, c'est atteindre le haut Moyen Âge, le Bas Empire. C'est, paradoxalement, le vrai Moyen Age stratigraphique urbain : celui qui sépare la vraie ville médiévale de la vraie ville antique, toutes deux marquées par des stratifications complexes - donc urbaines, à proprement parler. La simplicité, la pauvreté stratigraphique apparentes résulteraient de la faible démographie urbaine.

En Angleterre, *Black Earth* ou *Black Layer* a d'abord désigné cet intervalle (Reece 1980 : 83) avant que ne soit institué, en réaction, le terme *Dark Earth*, vers 1980, pour parfois distinguer au sein de cet intervalle ce qui est propre aux 4^e-5^e siècles et surtout au 5^e. L'attention reste cependant concentrée sur la question de la fin des villes romaines, sur les modalités du terme de la vie urbaine "à l'antique", sans remettre en cause l'idée prégnante de fin de la ville.

En effet derrière le concept de *Dark Earth* se trouve la remise en cause d'une cessation brutale de la vie urbaine au profit d'une fin plus lente, sans que l'idée même de fin soit remise en cause. L'objectif est de mieux saisir les modalités de désaffection pour la vie en ville, la façon dont on est passé du plein de l'Antiquité au vide de la période suivante, fût-elle *Late Roman*, *Early Saxon* ou *Anglo Saxon*. L'idée d'une dégradation, d'un appauvrissement et d'une interruption de la vie urbaine voire de l'usage des villes reste présente, en permanence (par exemple Reece 1980, Leone 1999). La question reste de déterminer s'il y a rupture franche ou d'abord dégradation avant interruption.

En France, ou en Gaule du Nord, la question se pose en des termes historiographiques différents. Nul ne remet en cause le principe de continuité urbaine assuré par la présence des représentants de la puissance publique, évêque ou comte. Ce qui est acquis est le principe de rétraction de la superficie des villes, mesuré à l'aune de la superficie des enceintes du Bas Empire, de la concentration intra muros des élites, de la désertion des zones périphériques vouées aux nécropoles, jusqu'à ce que des monastères relancent l'activité. Les situations sont contrastées mais en gros, l'idée de villes sans vie urbaine l'emporte.

En important le concept de *terres noires*, nous devrions au moins l'adapter à ce schéma dans lequel nous insérons notre activité car un certain nombre de faits spatiaux distinguent la Bretagne insulaire de la Gaule du Nord : la date de la construction des remparts, l'ampleur et la variété des superficies encloses, les modalités et la date de la christianisation de l'espace intra et extra muros, la relation aux morts, les modalités de l'investissement religieux et laïc.

En Europe du Nord, dans les zones non romanisées, sous réserve d'inventaire, le terme *black earth*, que je ne connais, employé au sens générique qui lui est donné ici, que par Bjorn Ambrosiani pour Birka, désigne exactement le contraire. Il sert à délimiter la zone censée recéler des activités autres qu'agricoles ou funéraires, dans le *wic* ou l'*emporium*...

Ces contraires, selon la latitude, ne le sont qu'au niveau interprétatif ou historique : ils expriment un même degré de l'urbain, dans des situations distinctes. En baisse en Angleterre (dans les cités) et en France du Nord par rapport à ce qui précède, et faible par rapport à ce qui suit.

Pour les *wics* ou les *emporia* d'Angleterre, sans que le terme *Dark Earth* soit employé, l'interprétation est identique à celle qui vaut pour Birka : des niveaux de structure comparable par leur faible degré de stratification ou de lisibilité marquent le début d'une occupation plus dense et plus continue, de type urbain. Dans tous les cas, cependant, cette occupation est considérée comme moins dense et moins sophistiquée que ce qui suit, au Moyen Age.

En somme, un moins urbain dans les cités, un presque urbain dans les *wics* et les *emporia*. Le phénomène est reconnu comme post-urbain (dans les cités ou les *castra*) puis proto-urbain (Hamwic, Dorestad par exemple) dans les régions romanisées, donc urbanisées. Il est reconnu comme seulement *proto-* dans les régions qui, puisqu'elles n'ont pas été romanisées, n'ont pas connu d'expérience urbaine préalable à celle de ces *wics* ou *emporia* (Birka, Haithabu par exemple).

Pour autant, s'agit-il archéologiquement de la même chose ? Certainement non si l'on pense à une homogénéité quasi totale. Peut-être bien, si l'on pense à des conditions de production de sols comparables, liées à des conditions culturelles comparables, une relation à la ville particulière, une expression propre et éphémère de l'urbain que nous avons de grandes difficultés à décrypter.

Pour les cités, deux schémas interprétatifs, souvent exclusifs, ont vu le jour. La première interprétation ressortit au thème de l'abandon. La colonisation par la végétation arboricole expliquerait alors l'exhaussement du sol. Dans un contexte de bâti abandonné, surtout si des ruines en élévation forment obstacle et se dégradent lentement, un mécanisme de fixation de poussières ou de fines se met en place sous l'action éolienne et sous celle du ruissellement. Il

engendre un cycle marqué par le développement de la végétation, la décomposition des matières organiques, leur transformation en humus par l'activité biologique, leur accumulation et la fixation de minéraux. La phytosociologie rend bien compte de ce phénomène qui est plus complexe que cette présentation ne le laisse entendre. Ce mécanisme aurait donc conduit dans les cités mais surtout à leurs abords, sans intervention humaine, à la constitution de niveaux qui ne prennent de valeur archéologique, même faible, que parce qu'ils sont intercalés entre les niveaux stratifiés, véritablement urbains, de l'Antiquité et du Moyen Age. Ailleurs, ils ne relèveraient pas de l'attention des archéologues mais de celles des géologues, des géomorphologues ou des pédologues.

Pour l'époque actuelle, des expériences ont été conduites à Berlin, dans les ruines de l'après-guerre (références dans Yule 1990). Elles montrent la rapidité avec laquelle un niveau de deux à trois décimètres peut se mettre en place sans intervention humaine directe. Pour les siècles qui nous occupent ici, une présence humaine à proximité, donc des usages occasionnels du sol, expliqueraient la présence de déchets d'origine anthropique, en petites quantités. On sait que les villes n'étaient pas entièrement vides puisque l'élite et ses serviteurs les habitaient et que les populations alentour s'y réunissaient à l'occasion de cérémonies religieuses.

La seconde interprétation ressortit aux pratiques culturelles. Dans des quartiers abandonnés des villes antiques, on se mettrait à cultiver la terre. Cultures vivrières, de type potager, maraichage, avec brassage de la terre ou agriculture avec labour à l'araire ou à la charrue, ou encore culture de vignes dont chacun sait qu'elles accompagneraient inévitablement la christianisation ou enfin élevage marqué par le pacage d'animaux. Le travail de la terre avec apport d'amendements, ou son remaniement par le piétinement et l'activité biologique, conduiraient à l'exhaussement du sol et à l'uniformisation de la stratification sous l'effet conjugué du brassage et du foisonnement.

Ces interprétations téléguidées ont pour elles leur vraisemblance historique, c'est-à-dire leur adéquation à l'idée que l'on se fait de la cité du Bas-Empire et du haut Moyen Age. Elles permettent, en fouille, de se débarrasser des *terres noires*. La référence au terme suffit souvent à dire qu'il n'y a rien là d'urbain. Bien qu'elles résultent d'un large consensus, ces conclusions demanderaient à être démontrées au cas par cas. Elles ont contre elles de considérer le Bas-Empire et le haut Moyen Age comme un ensemble homogène et de se satisfaire d'une interprétation générale commode.

2. La pratique archéologique

Un autre type de réponse à la question de la constitution des *terres noires* en est à ses balbutiements. On cherche à distinguer les arguments qui prouvent que cette pseudo-unité n'en est pas une. Elle ne serait qu'apparente. Ce sont nos techniques de fouille ou d'enregistrement qui seraient inadaptées et conditionnées par nos présupposés, mais aussi par les conditions matérielles et économiques de l'archéologie préventive. L'hypothèse de travail est qu'il faut établir scientifiquement, au cas par cas, la nature de l'utilisation du sol. Il ne s'agit pas de dire que rien n'a été abandonné, rien mis en culture et tout occupé en permanence. Il s'agit de différencier les arguments qui permettent d'établir l'abandon d'une part et d'autre part les différents types d'agriculture ou encore les différents modes d'habitation.

On observe en ce moment deux phénomènes à la fois contradictoires et imbriqués qui se confortent mutuellement :

- l'apport des sciences de la terre et de la nature au débat. Le crédit qu'elles donnent par leur caractère scientifique à l'hypothèse d'une origine variée des *terres noires* ;
- les choix pratiqués en archéologie préventive.

En faveur de la complication du problème, on note l'hypothèse d'usages diversifiés à l'origine des *terres noires* en question que, comme archéologues de terrain, nous saurions mal appréhender. L'irruption des sciences à protocole, celles qui séduisent les archéologues, a beaucoup fait, ces dernières décennies, pour élargir le champ des préoccupations. En la matière, la micromorphologie, et l'on pense à Marie Agnès Courty en France et à Richard Macphail en Angleterre, qui ont dès les années 1980 soulevé la question, à partir de problématiques anglaises, distinctes de celles qui prévalent de ce côté de la Manche.

Peut-être n'y a-t-il rien de révolutionnaire dans l'idée que la part organique des constituants des sols est aussi importante à prendre en considération que la part minérale, mais il a fallu du temps pour que cette idée fasse son chemin, en parallèle avec celle que l'Homme ne domine pas entièrement la Nature et qu'en ville tout n'est pas un produit entièrement social.

Des prélèvements de sols soumis à analyse, il est ressorti que ces niveaux de *terres noires*, dits homogènes dans toute leur épaisseur, peuvent être microstratifiés, qu'ils peuvent résulter d'une accumulation progressive et non d'un brassage, qu'ils peuvent résulter de bioturbations, c'est-à-dire d'une activité biologique intense. Cette dernière constatation est lourde de conséquences car elle implique que certaines des stratifications que nous lisons ne sont pas celles qui résultaient à l'origine de l'activité des habitants des villes. Elles ont été

remaniées, *reworked* comme le dit Macphail (1994), par des micro-organismes qui fabriquent une nouvelle stratification, notamment des vers de terre, lombrics et enchytréides.

Il est acquis aujourd'hui que les *terres noires* sont des horizons organo-minéraux qui résultent de la présence de nombreux éléments organiques intégrés à un encaissant minéral dont ils modifient la teinte comme l'ont montré les multiples travaux de Richard Macphail, Marie-Agnès Courty et Cecilia Cammas. L'activité biologique tient donc une place prépondérante dans ce processus. Les vers de terre sont peut-être les principaux acteurs des *Dark Earths* des 4^e-5^e s. (Yule 1990) et autres *terres noires*. La question porte aujourd'hui sur le rapport entre la stratification primitive et l'activité des vers de terre, sur la capacité de ces derniers, avec d'autres agents naturels, à modifier le sol à plus ou moins grande profondeur (Cammass *et al.* 1998). Tout cela est l'explication du mécanisme, et l'on peut penser que le débat restera pendant assez longtemps. Mais une question historique de fond est ailleurs, qu'il convient de poser sans attendre. Pourquoi ces lombrics et enchytréides arrivent-ils, en masse alors qu'ils sont sinon absents, du moins discrets dans la ville classique ?

Il faut considérer que le changement structurel de la stratification que l'on observe peut être lié au moins autant à un changement dans les modes d'habiter qu'à un changement d'affectation du sol. Ce n'est pas nécessairement la transformation de quartiers d'habitations en terrains vagues ou en zones de culture. Ce peut aussi être une autre forme d'usage domestique de l'espace. On sait, par de multiples exemples urbains ou ruraux, que des types de construction existant à l'âge du Fer firent leur réapparition au Bas-Empire ou au haut Moyen Age en milieu urbain. Ce sont les architectures à poteaux plantés, fonds de cabanes, maisons longues qui perdurèrent de façon massive, presque exclusive, aux franges de l'Empire. Bois, clayonnage, chaume, roseaux, osier, végétaux en tout genre, dans la construction mais aussi dans l'équipement domestique, tenaient une place prépondérante. On sait par ailleurs que la construction à poteaux plantés dispose d'une durée d'usage limitée, que les bois se décomposent rapidement dans le sol et qu'ils doivent être remplacés au terme de quelques décennies, et qu'il en va de même pour les matériaux de couverture végétale ou pour l'architecture associant bois et terre. L'architecture de terre est elle-même productrice de matériaux réintégrés à la stratification (Wattez *et al.* 1998). Il y a là, dans ces divers éléments, matière à une production ou à une constitution de sol particulières à un rythme élevé.

Ces éléments, comme par exemple aussi un rapport autre à l'ordure, à l'évacuation des déchets, peuvent fournir, non pas des explications de substitution, une autre raison dernière, mais des hypothèses de travail pour l'examen de la constitution ou de la production des *terres noires*.

Si des manières d'habiter distinctes de celles qui prévalaient dans les villes du Haut-Empire se sont répandues à partir du Bas-Empire, si les traces qu'elles ont laissées ont été transformées par l'activité biologique, alors les phénomènes que nous percevons sont faussés. Les stratifications doivent être enregistrées et le mobilier traité selon des procédures spécifiques encore balbutiantes (par ex. Sidell 2000, Guyard 2000, Desachy 2000).

Le caractère assuré des démonstrations des scientifiques conduit parfois les archéologues à considérer que leurs interprétations de terrain fondées sur une lecture purement stratigraphique de la stratification comportent des contradictions ou des lacunes et que d'autres sont plus qualifiés qu'eux pour interpréter et conclure. En conséquence, la confiance qui peut être mise dans l'identification des unités stratigraphiques connaîtrait, elle aussi, des limites. Le remède devrait être attendu d'une lecture plus objective, plus scientifique puisqu'en laboratoire. Cela conduirait ainsi les archéologues à se défaire de leur responsabilité en confiant à d'autres le soin de trancher. De la sorte, la multiplication des prélèvements sur les parois des chantiers, sans fouille réelle, fournirait une matière suffisante à l'interprétation. Il est certain que les deux dernières décennies ont remis en cause la lecture exclusivement culturelle des stratifications urbaines et que l'on s'accoutume aujourd'hui à l'idée que le sol urbain ne résulterait pas seulement, ou très majoritairement, de l'activité humaine.

Néanmoins, les conditions économiques de la pratique de l'archéologie préventive, l'idée bien ancrée du caractère non-urbain du haut Moyen Age, tout est allé, pendant la dernière décennie, dans le sens d'une pré-interprétation des niveaux tardo-antiques ou haut-médiévaux et de leur enlèvement expéditif. Si, de plus, nous enlevons ces niveaux au motif qu'ils n'auraient pas de caractère urbain, alors nos résultats relèvent de la désinformation.

Dans le mouvement archéologique des dernières décennies, on peut distinguer plusieurs phases perceptibles dans la bibliographie française. Pendant une première phase, la plus longue, les niveaux postérieurs au Haut Empire ont été considérés comme négligeables. Dans une seconde phase, celle des années 1970-85 en gros, on a vu, dans quelques cas trop rares, tous les niveaux, antiques, haut-médiévaux et médiévaux, voire modernes examinés avec une égale attention mais avec des problématiques essentiellement macro-historiques et un faible intérêt porté aux questions naturalistes, ce qui a souvent conduit à une sous-estimation du haut Moyen Age. Une troisième phase, ouverte depuis 1985, appuyée sur les résultats de la deuxième, dont la généralisation prématurée de la mise en évidence d'un haut Moyen Age non urbain, s'est plus préoccupée de questions d'ordre culturel et technique (Galinié 2000a). À cette troisième phase correspond aussi le développement de l'archéologie préventive et l'enlèvement expéditif de niveaux jugés peu éloquents.

Dans ce contexte général, les *terres noires* sont donc, à certains égards, une pseudo-découverte et une facilité langagière mais aussi, et c'est le plus important, une réaction salutaire. Il faut poursuivre le mouvement engagé puisque là où des expériences ont été menées, elles ont été positives en révélant la diversité des situations et des usages.

A Paris, au Collège de France, c'est bien, au loin de la cité enclose, un usage domestique associé à une présence humaine proche et suivie qui a été mis en évidence (Cammass *et al.* 1995, 1998, Guyard 2000)³. L'absence de bâtiment dans l'emprise de la fouille ne change rien à l'affaire, car il a été établi que ce secteur de la rive gauche a été occupé au Bas Empire et au haut Moyen Age. A Tours, hors les murs, près du rempart du Bas Empire, des niveaux de *terres noires* apparaissent stratifiés, marqués par une présence humaine et des activités (Jouquand *et al.* 1999, Jouquand 2000). Dans les deux cas, Paris et Tours, le caractère peu spectaculaire des faits et la difficulté à les établir n'enlèvent rien à leur signification historique. La recherche archéologique a ici pleinement joué son rôle en démontrant sa capacité à être autonome. Pour ce faire, il a fallu que le site, même en mauvais état de conservation, soit fouillé attentivement, le mobilier recueilli et étudié, pour tirer des conclusions d'ordre historique qui alimentent le dossier.

Pour le haut Moyen Age urbain, on n'en est pas à l'enrichissement infini et répétitif du corpus des preuves. A côté de sites importants fouillés depuis les années 1970 à 80 à Rouen, Saint-Denis, Tours, Lyon ou ailleurs et qui ont mis en évidence la présence d'usages du Bas Empire et du haut Moyen Age dans des terres qui ne s'appelaient pas encore noires, il faut maintenant définir une stratégie pour rendre compte, en faisant appel aux moyens actuels d'analyse associés à la fouille, de la diversité des situations rencontrées.

On se posera la question de l'utilité de la répétition de ces attestations peu spectaculaires quand on se posera la même question pour les *domus* du Haut Empire et les dépotoirs à céramique décorée moderne. Pour l'instant, nous nous trouvons dans une période d'acquisition et de diversification de l'information nécessaire au raisonnement. Il ne faudrait pas que le faible potentiel de mise en scène des *terres noires* masque leur intérêt historique. Il est vrai que l'interprétation des *terres noires*, requiert une fouille ingrate et un traitement long du mobilier pour obtenir un résultat à valeur historique (cf par ex. White 2000 pour les niveaux tardifs de Wroxeter).

³ voir addendum à la bibliographie

3. La nécessité d'une autre approche

En connaissance de découvertes qui établissent que les *terres noires* résultent de différentes causes, il est de notre responsabilité d'archéologues de porter un autre regard sur ces niveaux. Nous ne pouvons pas attendre des scientifiques, notamment des spécialistes de paléo-environnement, qu'ils résolvent des questions d'ordre historique que nous ne posons pas clairement et que nous n'examinerions pas nous-mêmes. L'expérience des dernières décennies doit nous inviter à poser autrement la question de l'entre-deux urbain. Pour examiner cette question, il faut considérer les *terres noires* comme une possible production de sol spécifique, correspondant à un fonctionnement particulier de la société à un moment donné. Ni antique, ni médiévale, autre. De nombreuses voix se sont élevées depuis des années parmi les archéologues, en faveur d'une réelle considération des villes entre âges classique et médiéval.

Pour ce faire, il faut procéder à une remise en cause de l'idée qui associe à la fin de la ville classique la mise entre parenthèses de la ville. La fin du mode de vie à l'antique est, dans nos raisonnements, équivalent à la fin des villes.

Il faut aborder la question sans a priori sur l'évolution des critères urbains :

-l'existence ou le maintien d'une ville n'est pas nécessairement liée à la satisfaction de tous les caractères urbains de façon continue (ex : Heighway 1972, Biddle 1976, Samson 1994, Slater 2000)

et surtout, à la lumière des travaux depuis 1980 :

- l'expression des caractères sociaux peut changer de façon si profonde qu'on ne sait les reconnaître. L'absence de corrélation immédiate entre la transformation d'une société et celle d'un tissu urbain rend les phénomènes très difficiles à identifier et à expliquer. Les effets d'un changement social peuvent être archéologiquement presque imperceptibles, mais aussi diffus, multiples et variés ou encore différés.

Dans le cas qui nous préoccupe ici, cela signifie une expression, voire plusieurs, de l'urbain, ou un usage des zones préalablement urbanisées, propres à la période multiséculaire, près d'un millénaire parfois, qui sépare la ville classique de la ville médiévale (Galinié 1994, Carver 1997). Même si les caractères observés ne sont pas urbains au sens conventionnel du terme, ils affectent le milieu urbain et contribuent donc à son histoire. A ce titre, ils ne sauraient être passés sous silence.

Les temps qui nous intéressent sont, pour certains la fin d'une époque, la fin d'un monde, pour d'autres le début d'un nouveau monde, l'émergence d'une nouvelle société. Presque tous

s'accordent sur un fait, il s'agit d'une période de transition (par ex. Christie, Loseby 1996, Slater 2000). Que l'on soit optimiste ou pessimiste, antiquisant ou médiéviste, spécialiste du Bas Empire ou du haut Moyen Age puisque c'est bien de cela qu'il s'agit, chacun interprète les informations dont il dispose selon des modalités qui s'accordent au concept de transition.

On considèrera que tel domaine reste dans les traditions antiques, que tel autre, au contraire, annonce le Moyen Age. Le concept finaliste de transition est certainement opératoire quand on veut expliquer le passage de l'Antiquité au Moyen Age, en macro-analyse. Il est en revanche inopérant pour ce qui nous concerne ici, comme le sont les concepts totalisateurs de romanisation ou de christianisation quand il s'agit d'interpréter un fanum particulier ou une broche cruciforme.

Il convient donc de changer de présupposés quand on examine cette production ou constitution de sol. Des exhaussements de sol de plusieurs décimètres ne peuvent être imputés en totalité à des causes inexplicées, d'origine naturelle. On doit postuler que la formation et la transformation du sol résultent nécessairement, notamment en milieu urbanisé, de façon directe ou indirecte, d'actions humaines que notre appareil conceptuel ne nous permet pas d'identifier.

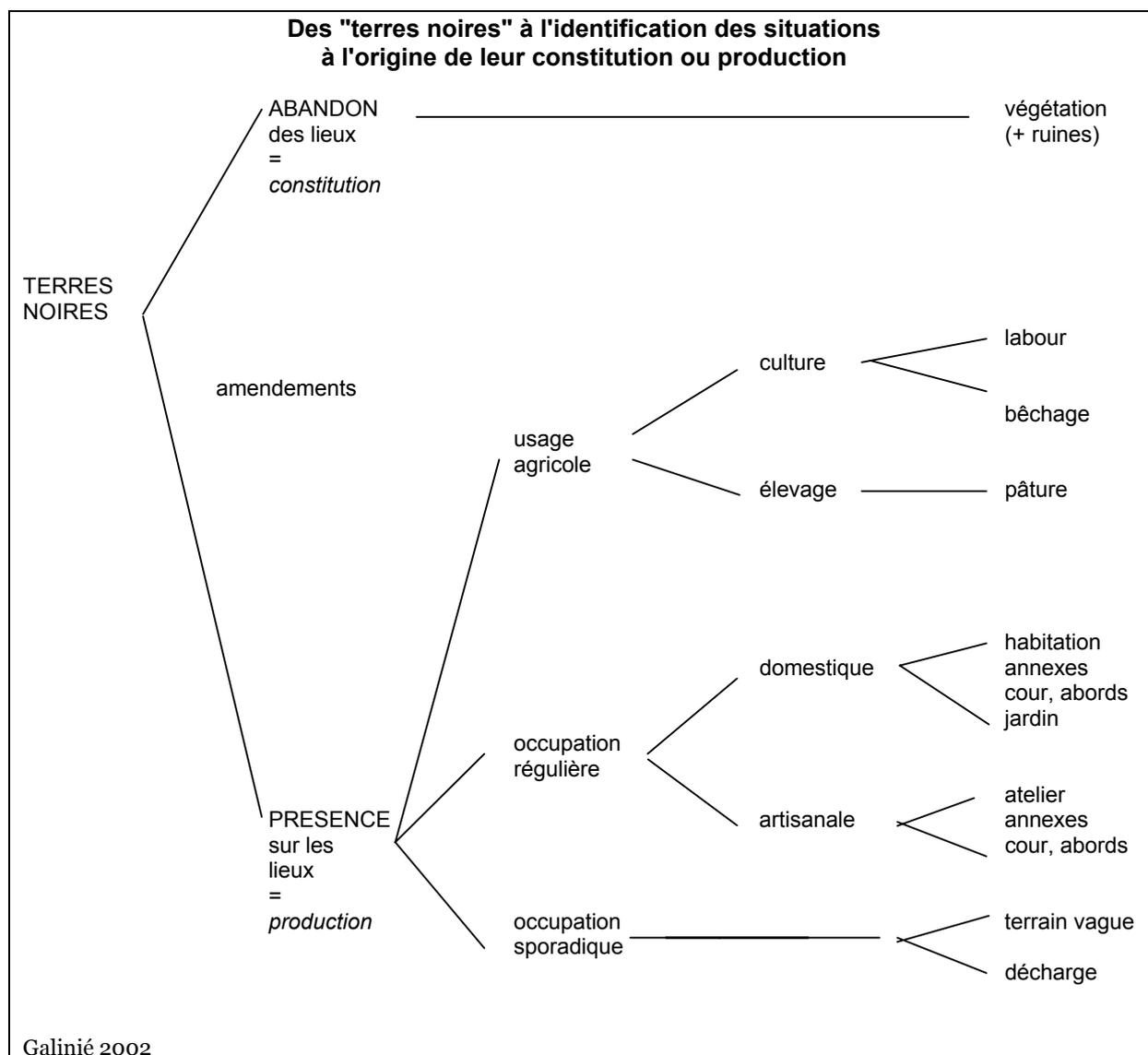
Dans la pratique, sur le terrain donc, les types construits que nous utilisons ne sont pas opératoires car la question ne doit pas se poser selon les trois termes :

1. abandon
 2. agriculture
 3. occupation
- mais, en préalable, selon une alternative simple
1. abandon - donc constitution de sol
 2. présence - donc production de sol

Dans cette appréhension, une ville, au sens d'espace urbanisé, n'est pas nécessairement occupée en permanence selon un modèle urbain classique ou néo-classique. Il peut y avoir, y compris dans les cités d'origine antique, une phase pluri-séculaire où des zones entières ne répondent pas à nos critères de l'urbain antique ou médiéval. La présence peut prendre des formes qui nous échappent, elle a une signification radicalement différente de l'abandon pur et simple (Halsall 1996 : 246).

Dans la pratique, si l'abandon est archéologiquement prouvé, alors on peut décider de se satisfaire d'un échantillonnage sommaire du site à fouiller afin d'attester sa destination. Mais lorsque qu'un usage est attesté, ses modalités précises doivent alors être établies site par site,

à une échelle qui peut être infra-site, selon les catégories suivantes, à détailler selon le schéma du tableau ci-joint.



Associer, comme nous le faisons souvent, dans une catégorie péjorative, pratiques culturelles, remblais ou épandages de déchets avec abandon engendre des conséquences lourdes puisque cette position consiste à nier que le rapport des habitants à la ville puisse radicalement en changer l'usage. Déclin, dégradation, appauvrissement trouvent leur source dans cette association. La désinformation est réelle puisque l'on choisit ceux des faits qui valent d'être établis et considère tous les autres comme insignifiants. La posture est anti-historique en ce qu'elle exclut l'étude des manifestations d'un éventuel urbain autre en

considérant acquise la démonstration du non-urbain. Encore une fois, la conception de la vraie ville est un obstacle au débat.

Il est, de plus, indispensable d'établir l'échelle à laquelle les phénomènes se manifestent. On ne peut se satisfaire de pseudo-échantillonnages où les résultats d'une ou deux observations seraient généralisés. Les déchets, les remblais, les amendements n'ont pas la même signification selon qu'ils sont organisés à l'échelle individuelle, collective ou publique, selon aussi que les dépôts sont primaires ou secondaires.

Tout cela doit donc être établi précisément, dans un nombre de cas aussi grand que possible, pour servir de base à un raisonnement historique digne de ce nom.

Il devrait nous être évident que la recherche archéologique de terrain a un rôle à jouer dans ce domaine où, encore une fois, elle est susceptible de renouveler l'histoire urbaine.

4. Les dimensions culturelles du phénomène

Il faut émettre l'hypothèse que la production de *terres noires* peut s'apparenter à un fait social total ou autrement dit à un révélateur. Ce n'est pas une modalité, c'est un changement culturel profond, radical, une rupture avec le mode de vie à l'antique, urbain ou non. Cette rupture est à la fois plus sensible et plus difficilement identifiable en ville parce qu'insérée dans un tissu préalable prégnant. Qu'elle ait mis dix ans ici, un siècle là à s'imposer importe peu au stade où nous en sommes de la connaissance du phénomène.

L'important aujourd'hui est de poser la question en termes historiquement justes, comme archéologues. Ce n'est ni la fin de l'Antiquité ni le début du Moyen Age. C'est autre chose. C'est une expression de l'urbain propre, sur les bases de ce qui existe alors, qui va, par exemple, de pair avec un autre phénomène neuf en Gaule du Nord, la christianisation. L'un et l'autre peuvent très bien avoir coexisté tout en s'ignorant même si leur coprésence, au terme du processus, contribua à donner quelque chose de différent et d'indéniable, la ville médiévale. Il n'y a aucune raison de subordonner ou même de lier l'un et l'autre phénomènes (Galinié 1996). Si nous savons lire la ville chrétienne, nous ignorons presque tout de l'autre, par manque de références. Postulons sans risque d'erreur majeur que ces gens ignoraient qu'ils transitaient entre Antiquité et Moyen Age et les choses seront plus claires.

Considérons un instant l'intérêt heuristique qu'il y aurait d'observer les *terres noires* comme un révélateur social total. Il y a au moins deux avantages.

1. On s'affranchirait de deux dilemmes, chacun sous forme d'une alternative :

- est-ce antique, tardo-antique ; est-ce médiéval, proto-médiéval ?
- est-ce urbain, est-ce rural ?

2. On ne rejeterait pas a priori qu'aient pu exister des formes de vie sociale propres à une phase de l'histoire des sociétés sous-estimée parce que les mots pour la dire sont absents. Ce que l'on appelle, ici improprement, l'Antiquité tardive, là le haut Moyen Age, là encore le premier Moyen Age. Pour que la connaissance progresse il est utile que l'on postule qu'existe un temps des sociétés spécifique, un entre-deux aujourd'hui sans nom.

Ce n'est d'ailleurs pas pure spéculation. Depuis une trentaine d'années l'archéologie de terrain, en Europe du Nord-Ouest, ne cesse de nous montrer qu'à côté du conservatisme inévitable de l'écrit et de l'architecture officielle existe un autre monde que nos catégories de rural et d'urbain excluent, elles aussi, de la reconnaissance (Carver 1993, 1997). Nos collègues historiens, par exemple Whittaker (1989), montrent combien les textes du Bas Empire véhiculent de stéréotypes sur les Barbares et combien de réalités ils écrasent sous un silence total qui, pour nous archéologues, vaut souvent pour la preuve de l'absence du phénomène. Ainsi, dans les cités ou à leurs abords immédiats, se sont peut-être trouvées des populations dont aucun texte n'indique la présence. Les objets d'origines ou de traditions autres que gallo-romaines sont toujours interprétés comme l'accompagnement de troupes en transit ou comme l'indice d'une présence numériquement faible, donc anecdotique, donc négligeable à l'échelle de l'histoire urbaine. L'exemple d'Arras devrait nous inviter à beaucoup plus d'attention (Jacques, Tuffreau-Libre 1991).

Dans la pratique actuelle de l'archéologie, le vrai problème est que nous n'avons pas réellement d'hypothèses de travail propres à vérifier (Carver 1997). Notre dépendance vis-à-vis de l'écrit - et, par voie de conséquence, vis-à-vis de ceux, nos collègues historiens, qui mettent en oeuvre les textes et traitent de questions autres que celles que nous pouvons soulever - est telle que point de texte, point d'archéologie. Dans les cités de Gaule, pas de mentions de population migrante, donc pas de recherche d'interprétation de l'information archéologique visant à établir la présence ou l'absence. L'absence est inférée du silence des textes.

Je ne milite pas pour un divorce entre historiens et archéologues, je demande aux archéologues, qu'en connaissance des questions historiques, ils fassent dire à leur source privilégiée, le sol, tout ce qu'il peut dire - en l'état des techniques d'interrogation dont ils sont responsables de l'évolution. Ce ne sera pas chose facile car comme le note White (2000) pour Wroxeter, "In artefactual terms the post-Roman inhabitants are invisible".

Aussi longtemps que nous ne nous serons pas défaits de l'idée insidieusement péjorative de Moyen Age, d'âge intermédiaire entre deux états nobles de la ville, nous ne pourrons pas travailler sereinement. La façon de poser les questions est sans cesse contrainte par ce non-être de l'Age intermédiaire, ce corridor entre ville antique et ville moderne. Sommes-nous

loin des *terres noires* ? Je ne le crois pas. Nous sommes au coeur du problème qui n'est qu'accessoirement technique. Il est doublement culturel. Pour les gens de ce temps incertain à vivre entre le 2^e-3^e et le 10^e-12^e selon les lieux et les latitudes, et pour nous qui considérons ces siècles comme un non-Age.

5. La validité restreinte du concept de *terres noires*

Dès lors que l'on raisonne en durée calendaire et plus en aires chrono-culturelles, en règnes ou en périodes prédéterminées, on peut poser la question technique des *terres noires* et considérer le terme sous sa véritable nature incertaine : il s'agit d'un concept d'attente pour distinguer une phase spécifique de constitution ou de production, donc de formation mais aussi de transformation du sol (Schiffer 1987).

On utilise souvent dans les sciences des concepts flous. On leur prête une vertu heuristique et leur durée de vie est brève. Ils ne sont en effet pas conçus pour durer en asseyant leur postérité sur la définition d'un nouvel objet précis jusque-là resté insoupçonné. Bien au contraire, ils sont conçus pour aider à trouver combien d'objets divers se cachent sous une apparence à première vue identique. A ensemble mal circonscrit, concept flou.

Comme tel, le concept d'attente n'est donc pas opératoire. Non seulement il ne se suffit pas à lui-même mais il risque fort d'être trompeur. Dès le départ, on sait qu'au concept unique et grossier mais pas robuste il faudra à terme substituer plusieurs concepts plus ou moins apparentés. La vertu d'un concept provisoire est donc de pointer un problème à résoudre, non de fournir ou de résumer l'appareil conceptuel nécessaire à la compréhension d'une réalité particulière. Derrière un concept flou se trouvent plusieurs réalités.

C'est bien dans cette catégorie des concepts d'attente qu'il faut ranger l'appellation *terres noires*. Le terme est trop ambigu pour prétendre être réellement utile. Il ne s'agit pas ici d'un macro-concept abstrait comme ceux de romanisation ou de christianisation ou encore d'urbanisation qui définissent un processus à macro-échelle et qui n'ont pas de caractère opératoire à micro-échelle quand il s'agit d'interpréter une unité stratigraphique, une tombe ou une construction mais d'un terme qui, sous une apparence objective, concrète, et même simple réunit des choses distinctes dont on peut parier qu'elles ne sont pas identiques. C'est en cela que le concept est trompeur.

On le voit d'ailleurs dans l'usage qui en est fait. Tout ce qui est épais et sombre, homogène en apparence, dépourvu de structures bâties prend place au sein des *terres noires*. En forçant à peine le trait, il ne s'agit plus d'un concept flou tel que désigné ci-dessus mais d'un fourre-

tout, ce qui ajoute à la confusion puisque l'on mêle ce qui peut être identifié sans trop de difficultés comme les terres de jardin ou les terres agricoles médiévales et modernes à ce qui requiert une réflexion plus poussée et comporte un enjeu majeur en histoire urbaine.

Il faut qu'à l'avenir, on puisse dire de ce concept qu'il a été utile au progrès des connaissances. Or, pour progresser, il nous faut assumer notre qualité d'archéologues. A l'échelle d'appréhension des phénomènes qui est la nôtre. Collaborons, bien sûr, avec nos collègues historiens et spécialistes du sol mais sur des bases établies archéologiquement. Qu'est-ce à dire ? simplement qu'il relève de notre responsabilité, sur les fouilles, de définir des problématiques réellement archéologiques qui tiennent compte du potentiel et des limites de l'information provenant du sol. Ces problématiques ne doivent être téléguidées ni depuis les sphères politico-économiques ni depuis l'élucidation des modalités de constitution ou d'évolution à micro-échelle du sol. Elles ne doivent calquer ni les positions des historiens des textes ni celles des spécialistes du sol.

Elles doivent donc répondre à quelques impératifs :

1 - Etre fondées sur la spécificité des temporalités archéologiques en connaissance des temporalités des phénomènes politico-économiques et des temporalités des modes de formation et de transformation du sol.

Ceci conduit, dans un premier temps, à étudier la question en des termes anhistoriques ou achroniques qui tiennent compte de la réalité stratigraphique (celle qui est perceptible et compréhensible à l'archéologue), à établir des faits archéologiquement pertinents. Ce qui nous importe ici est donc de documenter l'entre-deux stratigraphique que constitue l'ensemble *terres noires* entre niveaux mieux stratifiés supérieur et sous-jacent. Des notions comme Bas Empire, haut Moyen Age, début du Moyen Age central, et je nous épargne les dynasties, doivent ici être tenues à l'écart. Elles sont inopérantes et même nocives. Mesurons le temps avec nos propres chronomètres imparfaits plutôt que de forcer la réalité dans des boîtes préfabriquées.

2 - Etre fondées sur une lecture prioritairement culturelle du sol dans laquelle les constituants d'origine anthropique prennent toute la place qui leur est due. Ceci signifie qu'il faut mesurer la présence de ces constituants selon des catégories et des classes opératoires dans l'optique retenue qui est de distinguer processus de formation, d'usage et de transformation post-dépositionnelle des sols. Les phénomènes d'ordre biologique doivent être compris en ce qu'ils perturbent, au même titre que les activités humaines, l'organisation initiale de la stratification et sont des indicateurs de remaniements (Fédoroff, Courty 2002 : 293-295).

Dépôt primaire, dépôt secondaire, rejet, redéposition, usure, exposition aux intempéries, taille, masse des artefacts et des écofacts, proportions respectives des uns et des autres,

structure des assemblages sont des questions d'ordre archéologique qui doivent être réglées pour asseoir l'interprétation historique.

*

En conclusion, situer l'étude des *terres noires* à l'échelle de l'appréhension archéologique des phénomènes nécessite de trouver la place intermédiaire qui nous revient pour expliquer la transformation de la ville antique par la société en ayant intégré la désinformation engendrée par la transformation du sol due à l'activité biologique. C'est néanmoins postuler que les *terres noires* résultent de l'activité sociale avant d'être un problème technique.

On sait depuis longtemps qu'au terme d'un long processus, la ville médiévale a succédé à la ville antique. On est assuré maintenant que le sol, en milieu urbain, ne résulte pas entièrement de l'action humaine. Sa formation est un processus lui-même soumis à un processus de transformation (Schiffer 1987). Il reste à mesurer toutes les conséquences de ce constat.

Il faut aussi définir la place de l'archéologue dans l'étude de ces processus. Le but ultime à atteindre est d'ordre historique, c'est l'étude du changement. La compréhension plus fine de cette transformation passe par l'affinement des méthodes d'interrogation du sol. On perçoit mieux depuis une vingtaine d'années que ce que l'on observe stratigraphiquement n'est pas la simple addition des événements qui ont été conservés mais l'addition de séquences formées de façon hétérogène. L'idée d'unité stratigraphique comme plus petite entité observable (par l'archéologue) demeure mais on réalise que ces unités recouvrent des réalités diverses dans leur formation. Ainsi, pour ce qui nous concerne ici, on peut considérer, pour poser le problème, qu'une stratification est constituée de deux types de couches :

- Type A : des couches exclusivement ou très majoritairement minérales qui ne subissent pas d'importantes transformations post-dépositionnelles intrinsèques. S'y déroule une faible activité biologique. Elles peuvent être perturbées, tronquées par l'activité humaine, mais, après leur constitution, elles n'évoluent pas à un point où leur identification stratigraphique serait masquée. Elles sont archéologiquement stables, donc fiables.

- Type B : des couches organo-minérales où la part respective des constituants organiques et minéraux varie mais où la proportion des constituants organiques est significative. Les couches de ce type sont sujettes à des évolutions taphonomiques radicales dues à l'activité biologique. Elles sont archéologiquement instables, donc énigmatiques. Une séquence peut être perturbée, remaniée de haut en bas, jusqu'à former une fausse stratification par redistribution des constituants selon leur taille.

Schématiquement, une séquence de couches de type A subit, après sa formation, des phénomènes post-dépositionnels qui n'en affectent pas profondément la structure à l'échelle de la lecture archéologique : ce que l'on observe correspond à une suite d'événements. Cette séquence d'événements n'est peut-être pas complète, elle peut présenter des lacunes importantes, elle est néanmoins restituable pour ce qui en a été conservé. Il est possible d'établir l'ordre de formation de la stratification observable.

En revanche, on sait maintenant que la lecture stratigraphique directe, rapide d'une séquence de couches de type B présente de très forts risques d'inexactitude. La stratification primitive a été remaniée par l'activité biologique, de sorte que ce que l'on observe et décrit stratigraphiquement est, au mieux, le résultat de cette transformation, et non la restitution de l'ordre de formation de la stratification observable.

- Type C : Il va sans dire qu'il existe inévitablement un type mixte C. Lorsque une séquence B succède à une séquence A, l'activité biologique affecte au moins le haut de la séquence A et la transforme en séquence B. C'est ce que l'on trouve parfois sous le nom de *pale Dark Earth* dans la bibliographie. Ainsi des niveaux essentiellement minéraux peuvent être rendus méconnaissables par l'activité biologique et le remaniement de la stratification. Par exemple, dans une séquence de type A, les éléments constitutifs d'une architecture de terre se retrouveront avec la couleur primitive des matériaux minéraux utilisés (argile, limons, sables fins etc) y compris dans des niveaux de démantèlement où les matériaux non récupérés sont laissés sur place. En revanche, si cette même couche résultant d'une activité de destruction-récupération est suivie d'une séquence de type B, alors la probabilité est grande qu'elle soit transformée en séquence B et se fonde dans la stratification transformée par l'activité biologique, au point de devenir méconnaissable en première lecture.

Les *terres noires* sont constituées, pour l'essentiel, de couches de type B ou C. Quand on examine, en coupe, le résultat stratigraphique, il est justifié ou inévitable de parler de *terres noires* : ce sont des dépôts organo-minéraux mal stratifiés. En revanche, lorsque l'on cherche à établir ce qui est à l'origine de ces *terres noires*, ce qui les a produites, ce qui a conduit à leur formation avant leur éventuelle transformation, alors il faut soumettre ces *terres noires* à interrogation. Il faut substituer à la commode appellation une recherche d'explication causale. Cela signifie simplement que, avant tout autre chose, l'on fouille attentivement ces niveaux de pseudo *terres noires*.

Il y a donc eu deux phases dans l'histoire des *terres noires*. La première a été marquée par une conscience insuffisante du problème historique et de la signification du phénomène, la deuxième par la démonstration de la variété des situations grâce à la collaboration avec les micromorphologues. Une troisième phase s'ouvre maintenant pour les archéologues, en

connaissance de la question à régler, de l'attention requise, de l'échelle pertinente de leur contribution et de la nécessité de mettre en oeuvre la réflexion indispensable. C'est à ce prix que l'on pourra substituer aux *terres noires* les réalités qu'elles masquent et mettre un terme à la désinformation.

Bibliographie

ADDYMAN 1975

Addyman P., Excavations in York, 1972-1973, First interim report, *The Antiquaries Journal* 54, 1975 : 200-231.

AMBROSIANI, CLARKE 1992

Ambrosiani, B., Clarke H. dir., Investigations in the Black Earth. Early investigations and future plans, *Birka Studies* 1, Stockholm 1992.

AMBROSIANI, CLARKE 1995

Ambrosiani, B., Clarke H. dir., Excavations in the Black Earth 1990, *Birka Studies* 2, Stockholm 1995.

ARCHEOLOGIE URBAINE 1982

Archéologie urbaine. Actes du colloque international (Tours 1980), Paris 1982.

ATEN *et al.* 1998

Aten N., Frasheri G., Kempen F., Merse M., Ausgrabungen auf dem Heumarkt in Köln, *Kölner Jahrbuch* 31, 1998 : 481-596.

BAKER *et al.* 1999

Baker P., Forcey C., Jundi S., Witcher R. dir., *TRAC 98, Proceedings of the Eighth Annual Theoretical Roman Archaeology Conference* (Leicester 1998), Oxford 1999.

BARLES *et al.* 1999

Barles, S., Breyse D., Guillerme A., Leyval C. dir., *Le Sol urbain*, Paris 1999.

BEAUJARD 2002

Beaujard B., dir., *La naissance de la ville chrétienne*, Mélanges en hommage à Nancy Gauthier (Tours 1999), collection Perspectives " Villes et territoires " 1, Tours 2002.

BIDDLE 1969

Biddle M., Excavations at Winchester, 1968, Seventh interim report, *The Antiquaries Journal* 49, 1969 : 295-329.

BIDDLE 1970

Biddle M., Excavations at Winchester, 1969, Eighth interim report, *The Antiquaries Journal* 50, 1970 : 277-326.

BIDDLE 1974

Biddle M., The Development of the Anglo-Saxon Town, in *Settimane di Studio del Centro italiano di Studi sull'alto medioevo di Spoleto* 21 (1973), Spolète 1974 : 203-230.

BIDDLE 1975

Biddle M., Excavations at Winchester 1971, Tenth and final interim report, *The Antiquaries Journal* 55, 1977 : 295-337.

BIDDLE 1976

Biddle M., Towns, in Wilson 1976 : 99-149.

BOISSAVIT-CAMUS *et al.* 2000

Boissavit-Camus B., Cerruti M.-C., Chasles D., Villes de France dans lesquelles ont été mentionnées des terres noires entre Antiquité et Moyen Age, in *Terres noires* 2000 : 7-14.

BROGIOLO, WARD-PERKINS 1999

Brogio G. P., Ward-Perkins B., dir., *The Idea and Ideal of the Town between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden 1999.

BULLOCK, MURPHY 1983

Bullock P., Murphy C. P dir., *Soil micromorphology*, 2 vol., Berkhamsted 1983.

BURGHARDT, DORNAUF 2000

Burghardt W., Dornauf C., dir., *Proceedings of the 1st International Conference on Soils of Urban, Industrial, Traffic and Mining Areas*, Essen 2000.

CAMMAS 1994

Cammas C., Approche micromorphologique de la stratigraphie urbaine de Lattes, *Lattara* 7, 1994 : 181-202.

CAMMAS 2000

Cammas C., Apports et perspectives de l'analyse micromorphologique des " terres noires ", in *Terres noires 2000* : 45-60.

CAMMAS et al. 1995

Cammas C., Champagne F., David C., Desachy B., Guyard L., Le problème des "terres noires" sur les sites urbains tardo-antiques et médiévaux : réflexions et propositions méthodologiques à partir de l'exemple du Collège de France à Paris, *Les Nouvelles de l'Archéologie* 61, 1995 : 22-29.

CAMMAS et al. 1996a

Cammas C., David C., Guyard L., La question des Terres Noires dans les sites tardo-antiques et médiévaux : le cas du Collège de France (Paris, France), in *Archaeology and History of the Middle Ages, Actes du 13th international Congress of Prehistoric and Proto-historic Sciences, 9-14 septembre*, N° 14, Forli (Italie) : 89-93.

CAMMAS et al. 1996b

Cammas C., Wattez J., Courty M.-A., L'enregistrement sédimentaire des modes de l'occupation de l'espace, in *Paleoecology, Actes du 13th international Congress of Prehistoric and Proto-historic Sciences* N° 3, Forli (Italie) : 81-86.

CAMMAS et al. 1998

Cammas C., Courty M.-A., Fedoroff N., Dynamique de la bio-structuration dans les sols cumuliques. Cas des "terres noires" de Paris. Symposium 18 : Rôle et contributions des processus biologiques dans le fonctionnement et l'évolution des systèmes de sols, in *Proceeding of 16th World Congress of Soil Science, Montpellier, 20-26 août 1998*, International Society of Soil Science (CDRom).

CAMMAS, DAVID 2000

Cammas C., David, C., Protocole descriptif des terres noires, in *Terres noires 2000* :117-119.

CAMMAS, WATTEZ 1999

Cammas C., Wattez J., 1999, L'approche micromorphologique, méthodes et applications aux stratigraphies archéologiques, in *La Géologie, les Sciences de la Terre*, Paris 1999.

CARVER 1987

Carver M. O. H., The nature of urban deposits, in Schofield, Lynch 1987 : 9-26.

CARVER 1993

Carver M. O. H., *Arguments in Stone – Archaeological Research and the European Town in the First Millennium*, Oxford, 1993.

CARVER 1995

Carver M. O. H., Roman to Norman at York Minster, *Excavations at York Minster* (D. Phillips and B. Heywood), vol.1 *From Roman fortress to Norman cathedral*, Londres 1995 : 177-221.

CARVER 1997

Carver M. O. H., Town and anti-Town in the first millenium AD, in De Boe, Verhaeghe 1997, vol. 1, *Urbanism in Medieval Europe* : 379-389.

CHRISTIE 2000

Christie N., Construction and deconstruction : reconstructing the late-Roman Townscape, in Slater 2000 : 51-71.

CHRISTIE, LOSEBY 1996

Christie N., Loseby S. T. dir., *Towns in Transition, Urban evolution in Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Aldershot 1996.

COURTY, GOLDBERG, MACPHAIL 1989

Courty M.-A., Goldberg P. Macphail R. I., *Soils and micromorphology in Archaeology*, Cambridge 1989.

COWIE, WHYTEHEAD 1989

Cowie R., Whytehead R. - Lundenwic : the archaeological evidence for middle Saxon London, *Antiquity* 63, 1989 : 706-718.

DALWOOD 1992

Dalwood H. - Continuity and change in the urban fabric of Worcester, England, in *Medieval Europe 1992, vol. 1 Urbanism* : 69-74.

DARLING, VINCE 1992

Darling M., Vince A., Dark Earth and the end of Roman Lincoln, *Current Archaeology* 129, 1992 : 364-367.

DAVID 2000

David C. dir., Terres noires urbaines. Collège de France (Paris 5^e) - Boulevard Saint-Michel (Paris 5^e). Procédures de fouilles : protocole analytique et protocole expérimental, in *Terres noires 2000* : 63-72.

DAVID *et al.* 2000

David C., Cammas C., Durey-Blary V., Féchant C., Jesset S., Josset D., Naizet F., Problématique archéologique. Méthodes et techniques appliquées à l'étude des terres noires : état de la recherche, in *Terres noires 2000* : 15-44.

DE BOE, VERHAEGHE 1997

De Boe G., Verhaeghe F. dir., *Papers of the "Medieval Europe Brugge 1997" Conference*, Zellik 1997. 10 volumes.

DEMOLON *et al.* 1994

Demolon P., Galinié H., Verhaeghe F. dir., *Archéologie des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe*, Actes du IV^e congrès d'archéologie médiévale, Douai (1991), Douai 1994.

DESACHY 2000

Desachy B., "Terres noires" du Collège de France (Paris 5^e) : traitement par analyse factorielle des comptages en poids de fragments de matériaux de construction in *Terres noires 2000* : 77-82.

DUREY-BLARY 2000

Durey-Blary V., Le site du Château de Château-Thierry : la question des "terres noires", in *Terres noires 2000* : 83-94.

EDGREN, JUNGNER 1985

Edgren T., Jungner H. dir., *Nordic archaeometry* 3, 1985.

FAULKNER 2000

Faulkner N., Change and decline in late Romano-British towns, in Slater 2000 : 25-50.

FEDOROFF, COURTY 2002

Fedoroff N., Courty M.-A. - Paléosols et sols reliques, in Miskovsky 2002 : 277-316.

FEVRIER 1974

Février P.-A., Permanences et héritages de l'Antiquité dans la topographie des villes de l'Occident

durant le haut Moyen Age, in *Settimane di Studio del Centro italiano di Studi sull'alto medioevo di Spoleto* 21 (1973), Spolète 1974 : 42-138.

GALINIE 1982

Galinié H., Expérience d'archéologie urbaine à Tours (1973-1980), in *Archéologie urbaine* 1982 : 79-82.

GALINIE 1988

Galinié H., Reflections on Early Medieval Tours, in Hodges, Hobley 1988 : 57-62.

GALINIE 1994

Galinié H., Emergence ou ré-émergence des villes dans le Nord-Ouest de l'Europe (VIIe-Xe s.), in Demolon *et al.* 1994 : 9-16.

GALINIE 1997

Galinié H., Tours de Grégoire, Tours des archives du sol, in Gauthier, Galinié 1997 : 65-80.

GALINIE 1999

Galinié H., L'appréhension archéologique du sol urbain, in Barles *et al.* 1999 : 7-21.

GALINIE 2000a

Galinié H., *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours 2000.

GALINIE 2000b

Galinié H., Terre noire, terres noires, les mots ont-ils un sens ?, in *Terres noires* 2000 : 107-110.

GALINIE 2002

Galinié H., L'entre-deux : les terres noires des cités, in Beaujard 2002 : 97-106.

GAUTHIER 1999

Gauthier N., La Topographie chrétienne entre idéologie et pragmatisme, in Brogiolo, Ward-Perkins 1999 : 195-210.

GAUTHIER, GALINIE 1997

Gauthier N., Galinié H., dir., Actes du colloque *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, (Tours 1994), Tours 1997.

GOLDBERG, HOLLIDAY, FERRING 2001

Goldberg P., Holliday V. T., Ferring C. R. dir., *Earth Sciences and Archaeology*, New York 2001.

GUYARD 2000

Guyard L., Etudes quantitatives du mobilier contenu dans les terres noires d'un secteur de la fouille du Collège de France (Paris 5^e), in *Terres noires* 2000 : 77-82.

HALL, KENWARD 1994

Hall R., Kenward H. K., dir., Actes du symposium *Urban-rural connexions: perspectives from environmental archaeology*, Oxford 1994.

HALSALL 1996

Halsall G., Towns, Societies and Ideas : The Not-so-strange Case of Late Roman and Early Merovingian Metz, in Christie, Loseby 1996 : 235-261.

HEIGHWAY 1972

Heighway C., *The erosion of history, Archaeology and planning in Towns. A study of historic Towns affected by modern development in England, Wales and Scotland*. Londres 1972.

HILL 1988

Hill D., Towns as Structures and Functioning Communities through Time: The development of Central Places from 600 to 1066, in Hooke 1988 : 197-212.

HODGES, HOBLEY 1988

Hodges R., Hobley B. dir., Actes du colloque *The rebirth of towns in the West AD 700-1050*, (Londres 1986), Londres 1988.

HOOKE 1988

Hooke D. dir., *Anglo-Saxon Settlements*, Oxford 1988.

HUBERT 1959

Hubert J., Evolution de la topographie et de l'aspect des villes de Gaule du Ve au Xe siècle in *Settimane di Studio del Centro italiano di Studi sull'alto medioevo di Spoleto* 6 (1957), Spolète 1959 : 521-577.

HUNTLEY, STALLIBRAS 2000

Huntley J. P., Stallibrass S. dir., Actes du symposium *Taphonomy and Interpretation*, Oxford 2000.

JACQUES, TUFFREAU-LIBRE 1991

Jacques A., Tuffreau-Libre M., L'occupation germanique sur le site gallo-romain d'Arras, *Archäologisches Korrespondenzblatt* 21, 1991 : 409-419.

JONES 1993

Jones M. J., The Latter Days of Roman Lincoln, in Vince 1993 : 6-14.

JONES, DIMBLEBY 1981

Jones M., Dimpleby G. dir., *The Environment of Man : the late Iron Age to the Anglo-Saxon Period*, B.A.R. British Series 87, 1981.

JOUQUAND 2000

Jouquand A.-M., Les " terres noires " de la fouille préventive des abords de la cathédrale de Tours in *Terres noires 2000* : 99-106.

JOUQUAND *et al.* 1999

Jouquand A.-M., Champagne F., Rodier X., Husi P., Wittmann A., La fouille des " abords de la cathédrale " de Tours (Indre-et-Loire) : Antiquité-haut Moyen Age, *Revue Archéologique du Centre de la France* 38, 1999 : 7-98.

LAWSON 2000

Lawson A. J. dir., Potterne 1982-85 : *Animal Husbandry in Later Prehistoric Wiltshire*, Wessex Archaeology Report 17, 2000.

LEONE 1999

Leone A., Change or No Change ? Revised perceptions of urban transformation in late Antiquity, in Baker *et al.* 1999 : 121-130.

LOSEBY 2000

Loseby S. T., Power and Towns in Late Roman Britain and Early Anglo-Saxon England in Ripoll, Gurt 2000 : 319-370.

LOSEBY 2000

Loseby S.T., Urban failures in late-antique Gaul, in Slater 2000 : 72-95.

MACPHAIL 1981

Macphail R.I., Soil and botanical studies of the "dark earth", in Jones , Dimpleby 1981 : 309- 331.

MACPHAIL 1983

Macphail R.I., The micromorphology of dark earth from Gloucester, London and Norwich : an analysis of urban anthropogenic deposits from Late Roman to early Medieval Periods in England, in Bullock, Murphy 1983, 1 : 245-52.

MACPHAIL 1994

Macphail R.I., The reworking of urban stratigraphy by human and natural processes, in Hall, Kenward 1994 : 13-43.

MACPHAIL 2000

Macphail R. I., Soils and Microstratigraphy : a Soil Micromorphological and Micro-chemical Approach, in Lawson 2000 : 47-71.

MACPHAIL *et al.* 1998

Macphail R.I, Cammas C., Gebhardt A., Langhor R., Linderholm J., Anthropogenic influences on soils in the Late Quaternary, *Proceedings on the 16th World Congress of Soil Sciences*, Montpellier 1998, International Society of Soil Science, CD ROM.

MACPHAIL, COURTY 1985

Macphail R.I., Courty M.-A., Interpretation and significance of urban deposits, in Edgren, Jungner 1985.

MACPHAIL, CRUISE 2000

Macphail R. I. Cruise G. M., Rescuing our urban archaeological soil heritage : a multidisciplinary microstratigraphical approach, in Burghardt, Dornauf 2000 : 5-10.

MACPHAIL, CRUISE 2001

Macphail R. I., Cruise G. M. The Soil Micromorphologist as Team Player, in Goldberg, Holliday, Ferring 2001 : 241-267.

MISKOVSKY 2002

Miskovsky J.-C. dir., *Géologie de la Préhistoire : méthodes, techniques, applications*, Paris 2002.

PERRING, ROSKAMS 1991

Perring D., Roskams S., Early development of Roman London west of the Walbrook, *The Archaeology of Roman London 2*, Londres 1991.

PIETRI 1976

Pietri C., Remarques sur la topographie chrétienne des cités de la Gaule entre Loire et Rhin, *Revue d'Histoire de l'Eglise de France* 62, 1976 : 223-234.

REECE 1980

Reece R., Town and country : the end of Roman Britain, *World Archaeology* 12,1, 1980 : 77-92.

RIPOLL, GURT 2000

Ripoll G., Gurt J. P. dir., *Sedes regiae*, Barcelone 2000.

ROSKAMS 1996

Roskams S., Urban Transition in Early Medieval Britain : The Case of York, in Christie, Loseby 1996 : 262-288.

ROSKAMS 2000

Roskams S. dir., *Interpreting stratigraphy, Site evaluation, recording procedures and stratigraphic analysis*, Papers presented to the Interpreting stratigraphy Conferences (1993-1997), BAR International Series 910, Oxford 2000.

SAMSON 1994

Samson R., Populous Dark-Age Towns : the Finleyesque Approach, *Journal of European Archaeology* 2,1 : 97-129.

SCHIFFER 1987

Schiffer M. B. *Formation Processes of the Archaeological Record*, Albuquerque 1987.

SCHOFIELD, DYSON 1980

Schofield J., Dyson T., *Archaeology of the City of London, Recent discoveries by the Department of Archaeology, Museum of London*, Londres 1980.

SCHOFIELD, LYNCH 1987

Schofield J., Leech R. dir., *Urban Archaeology in Britain*, Londres 1987.

SIDELL 2000

Sidell E. J., Dark Earth and obscured stratigraphy, *in* Huntley, Stallibrass : 35-42.

SLATER 2000

Slater T. R., dir., *Towns in decline AD 100-1600*, Aldershot 2000.

SLATER, HIGGINS 2000

Slater, T. R., Higgins P. P., What is urban decline : desolation, decay and destruction, or an opportunity?, *in* Slater 2000 : 2-22.

Terres noires 2000

Terres noires 1, Documents Sciences de la Ville 6, Tours 2000.

Topographie chrétienne 1986

Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIIIe siècle. 11 volumes parus depuis 1986, dir., Picard J.C., Gauthier N., Beaujard B., Prévot F., Paris 1986.

TOUTAIN, DOIRISSE, LEYVAL 2000

Toutain F., Doirisse M., Leyval C., Résultats préliminaires concernant les " terres noires " de Château-Thierry. Analyse granulométrique et observations micromorphologiques, *in* Terres noires 2000 : 95-98.

VINCE 1993

Vince A. dir., *Pre-Viking Lindsey*, Lincoln 1993.

WARD-PERKINS 1996

Ward-Perkins B., Urban Continuity ?, *in* Christie, Loseby 1996 : 4-17.

WATTEZ et al. 1998

Wattez J., Cammas C., Courty M.-A., Marqueurs spatio-temporels des ambiances pédo-climatiques dans les sols archéologiques, Symposium 16 *in* *Proceeding of 16th World Congress of Soil Science, Montpellier 1998*, International Society of Soil Science (CDRom).

WHITE 2000

White, R., Wroxeter and the transformation of late-Roman urbanism, *in* Slater 2000 : 96-119.

WHITTAKER 1989

Whittaker C. R., *Les frontières de l'Empire romain*, Paris 1989.

WILSON 1976

Wilson D., *The Archaeology of Anglo-saxon England*, Londres 1976.

YULE 1990

Yule B., The "dark earth" and late Roman London, *Antiquity* 64, 1990 : 620-28.

Addendum à la bibliographie.

Depuis la remise du ms de cette communication, sont parus sur la question des terres noires :

GUYARD 2003

Guyard L. (dir.), *Le Collège de France, (Paris), Du quartier gallo-romain au Quartier latin*, DAF 95, Paris 2003.

MACPHAIL 2003

Macphail R. I., Soil microstratigraphy: a micromorphological and chemical approach *In* C. Cowan 2003 : *Urban development in north-west Roman Southwark*, MoLAS Monograph 16, Museum of London Archaeology Service, Londres 2003 : 89-105.

MACPHAIL, GALINIE, VERHAEGHE 2003

Macphail R. , Galinié H., Verhaeghe F., A future for Dark Earth? *Antiquity* 77, 296, 2003 : 349-358.